



livres

On aime ★ bien ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ à la folie ● pas du tout

ROMAN



Aires
★★★★
MARCUS MALTE
Zulma
488 p., 24 €
ebook 12,99 €



Je veux écrire des livres qui méritent à mes yeux d'être publiés, pour garder la foi

”

Marcus Malte : « A chaque fois que je peux m'amuser, je le fais. »

© FRANCESCO GATTONI



Marcus Malte : « Ce monde est curieux »

L'écrivain français publie « Aires », un roman polyphonique jubilatoire sur les dérives de notre société. « Et la réalité est bien pire », suggère-t-il.

ENTRETIEN
CÉDRIC PETIT

On ne sait par quel bout le prendre ou l'évoquer. Celui du roman social, celui de l'humour, celui du roman puzzle... Résumer *Aires*, c'est essayer de contenir le mouvement de la vie et de toutes les vies que Marcus Malte y a injectées, au départ de l'habitable de plusieurs voitures lancées sur une autoroute de France. Il y a la directrice d'une entreprise du CAC40, un routier à bord de son 40 tonnes, un quadra qui part rejoindre son ex-femme sur son lit de mort, ou encore un père qui emmène son fils à Disneyland ; autant de destins embarqués sur les routes de France, un même jour.

Après avoir plongé dans l'Histoire avec *Le garçon*, Marcus Malte traque ici l'instantané et joue des possibilités de la polyphonie pour multiplier les histoires – comme avec des poupées russes – et les digressions. Avec un humour présent à tous les coins de phrase, son roman – on touche au génie – livre une vision désabusée du monde. Caustique, jusqu'à questionner les limites du roman (qu'est-ce qui est vrai/faux ?). L'auteur, couronné par le prix Femina en 2016, en livre quelques clefs.

En adoptant la forme d'un roman polyphonique, que recherchez-vous ?

D'abord à ne pas me répéter. Je suis animé par le défi littéraire de toujours proposer quelque chose de différent. Je voulais essayer de raconter plusieurs vies à travers un seul livre, la forme du roman gigogne m'intéressait pour ne l'avoir jamais essayée. Cela part d'une

fascination pour la vie des gens et une frustration devant le fait qu'on en croise des centaines, sans savoir qui ils sont, ce qu'ils ont vécu. Cela me titille.

Le propre d'un écrivain est-il d'aller voir « ailleurs », comme le suggère le panneau de l'auto-stoppeur du livre ?

Je ne sais pas ce qu'est un écrivain. Quand on me demande pourquoi j'écris, je n'ai pas de réponse. Certains parviennent à toucher à l'universel en ne parlant quasiment que d'eux dans leurs livres. J'ai plutôt tendance à ne pas parler de moi, mais à vouloir découvrir d'autres vies, mêmes fictives, à aller creuser dans la vie d'autres gens.

Si je vous dis que votre roman est cynique, vous allez me répondre que c'est la société qui l'est...

J'ai essayé de pointer certains travers – et encore, cela dépend du point de vue – de notre société, en les figeant dans une sorte d'instantané de la situation à un moment précis : l'invasion publicitaire, par exemple, l'indécence des revenus des plus riches... Dans le cours de nos vies, on est tellement pris par le temps qu'on en perd la mesure. Se rend-on compte de ce qu'on fait ? La chance que nous offre l'écriture, c'est de regarder cela avec un peu de hauteur. Et on se rend compte de pas mal d'aberrations. Certains personnages du roman sont complètement adaptés à ce monde cynique.

L'indécence est là aussi, dans le fait qu'on s'y soit habitué, par exemple que des chiens soient propriétaires de biens immobiliers à plusieurs millions de dollars, comme vous l'écrivez ? Et qu'on ne sache pas démêler le vrai du faux...

Absolument, c'est une pure indécence. Et la plupart du temps, ça ne nous choque même pas. Les exemples du genre sont légion. On a de temps en temps une sorte de sursaut de conscience, puis on oublie, on repart dans le même sens. Après, dans ces relevés, tout est rigoureusement vrai. Il n'y a pas besoin de l'inventer, le plus dingue est que ça existe. C'est un monde assez curieux que le nôtre... Mais je n'aime pas trop l'idée de « dénoncer », parce

que ça voudrait dire que je me sens à part, alors que je fais comme tout le monde, je ne me bats pas tous les jours pour faire cesser ce qui me semble aberrant. J'en ris jaune parfois...

Au niveau de l'humour, vous ne vous êtes mis aucune limite...

J'assume jusqu'au jeu de mots le plus foireux, parce que ça m'amuse. Et en même temps, ce n'est pas gratuit, j'ai voulu l'intégrer à la personnalité des personnages. Quand ça allait dans ce sens-là, je ne me suis pas gêné, par envie de prendre du plaisir. Ecrire, ce n'est pas une sinécure. C'est des heures de travail pendant plusieurs années. Alors, à chaque fois que je peux m'amuser, je le fais. Je suis de plus en plus exigeant avec ce que j'écris, parce que ça ne m'intéresse pas d'ajouter un roman à la quantité de livres qui sortent. Je veux écrire des livres qui méritent à mes yeux d'être publiés, pour garder la foi. Et plus j'avance dans l'écriture, plus c'est difficile. Simenon ou Modiano ont fait le même livre toute leur vie. Moi, je n'y arrive pas.

L'issue du roman ne pouvait-elle être que tragique ?

Non, et il ne faut pas y voir que du tragique, la vision n'est pas manichéenne. Je laisse l'interrogation ouverte : est-ce le destin ou le hasard qui décide ? Si on croit au destin, ça ne pouvait pas finir autrement. Mais je ne connais jamais la fin de mes romans quand je les écris, elle s'impose, il y a une logique. Ce n'est pas forcément celle que je préfère, mais je la suis jusqu'au bout.

Vous inventez aussi en quelque sorte le product placement en littérature. Une manière implicite de dire que ça nous pend au nez ?

Ne le dites pas trop fort, parce que je ne serais pas étonné que ça arrive... Mais ce n'était pas l'intention : j'ai intégré les slogans publicitaires, comme les flashs info, de la même manière qu'ils surviennent dans nos vies, en permanence, de façon intrusive. On est constamment sollicité et distrait par les messages qu'on reçoit. Et je ne parle même pas des réseaux sociaux et d'internet...